

PETITE HISTOIRE DU COUPLE

« L'amour humain, incarné dans le couple, est peut-être la seule valeur qui puisse proposer un sacré collectif en dehors de toute religion »¹.

Il me semble bien à propos de consacrer quelques pages à l'histoire du couple. On a coutume de l'entendre : le couple est en crise. Nous pouvons accepter cette façon de nommer l'évolution de l'époque avec le ton sceptique voire pessimiste qui l'accompagne en général. Pourtant certaines personnalités du monde de la psychologie et du développement personnel semblent y voir une nouvelle opportunité, un renouveau, du jamais vu certes, mais aussi une toute nouvelle aventure qui s'offre à nous si nous sommes prêts à laisser le passé au passé, ou peut-être d'abord à en décoder le poids. Laissons-nous dès lors récapituler quel est l'héritage des siècles derniers et situer le couple moderne dans cette perspective plus large, ainsi que la naissance de l'individu.

Pour ce faire, je vais me baser d'abord sur le livre de Paul Servais, et compléter ensuite mes sources par des articles publiés par d'autres historiens. François de Singly, par son approche sociologique, permettra en outre de mettre en lumière comment le couple et la famille se sont transformés pour répondre à de nouveaux besoins. Les réflexions de Guy Corneau, psychanalyste, seront utiles pour préciser la nature des résidus psychologiques dont peuvent souffrir les personnes chargées du poids d'une histoire collective d'organisation familiale.

Me référant à un article de Anne-Marie Sohn traitant de ce thème, quelques lignes seront consacrées, en fin de chapitre, à récapituler laconiquement l'évolution des comportements sexuels durant ce siècle.

¹ Paule SALOMON : *La sainte folie du couple*, Albin Michel, 1994, p. 277.

Le couple d'antan

La famille traditionnelle

Le couple d'antan est à situer dans la famille traditionnelle et son mode d'organisation. Celle-ci était caractérisée par une vie sociale intense et mouvementée. L'essentiel du partage intra-familial était en fait lié au travail et, économique, puisque la famille constituait, la plupart du temps, une unité de production avant tout. Les liens de solidarité étaient très forts et reflétaient la trame du réseau social. La plupart des autres activités avaient lieu à l'extérieur du cercle familial, des groupements divers réunissaient les jeunes par exemple, tout cela rendant l'intimité au sein de la maison réduite à sa plus simple expression, même si la promiscuité dans les milieux populaires était importante vu l'espace réduit dans lequel les gens devaient vivre.

En fait, écrit Paul Servais², les liens étaient plus évidents et plus intenses entre les gens de même sexe et de même âge qu'entre les membres d'une même famille qui se retrouvaient surtout pour travailler et dormir, défendre et perpétuer le nom et le patrimoine. A côté de cela, chacun avait ses loisirs à l'extérieur.

Autre caractéristique marquante : la présence permanente de la communauté dans la vie des familles, imposant son regard normatif et participant activement à tous les événements importants qui jalonnent l'existence.

Les modalités qui structuraient les rapports entre les sexes étaient très ritualisées et laissaient peu de place à la spontanéité des sentiments et des attirances. Dans les milieux bourgeois, la cour traditionnelle avec ses formulations stéréotypées poussait ces aspects à leur paroxysme. Les familles codifiaient, négociaient les rencontres en fonction de leurs intérêts qui seuls comptaient véritablement, bien qu'on ne puisse savoir avec exactitude combien étaient prises en considération les sympathies. C'est aux parents seuls qu'appartenait la décision dernière d'unir indissolublement les destins.

² Paul SERVAIS : *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales*, Collection Prédasup Academia, 1993.

De surcroît, il était pratiquement indispensable d'accéder au mariage dès que c'était rendu possible économiquement - d'où l'âge souvent avancé - car tout l'édifice social reposait sur son organisation immémoriale, de répartition des tâches notamment. L'endogamie géographique et sociale était généralisée, valorisant l'accouplement au semblable et perpétuant également de la sorte l'ordre social : « *Chaque homme naît dans une certaine condition dont, en principe, il ne peut ni de doit sortir* »³.

Ces constatations proviennent plus spécifiquement du milieu bourgeois minoritaire en importance, mais qui a laissé plus de sources pour les analyses qui en furent faites ultérieurement. En ce qui concerne les milieux paysan et ouvrier, on put toutefois inférer qu'ils suivirent l'exemple en matière de prénance de la communauté, d'absence d'affection et de romantisme. On porte aussi peu d'attention à la beauté physique reconnue comme un argument sans portée véritable par la sagesse populaire, la passion n'est pas au rendez-vous des épousailles. Montaigne en témoignait : « *On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on dise ; on se marie autant ou plus pour sa postérité, pour sa famille. (...) Un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et les conditions de l'amour* »⁴.

Il est clair que le peu de valeur attribuée à la sexualité sous l'influence des prédicateurs et des théologiens allait de pair avec cette incompatibilité entre amour et mariage, puisqu'elle était encore plus taboue au sein même de l'union officielle qu'au dehors. Seule la procréation pouvait justifier le rapprochement des corps. Si recherche de plaisir il y avait, c'était dans les pratiques extraconjugales qu'on le trouvait. Nous observons là le modèle de comportement qui généra cette dichotomie encore très répandue dans le psychisme masculin entre l'épouse fidèle ressemblant à maman et envers laquelle il n'est pas question d'avoir de désir et la putain, l'objet sexuel avec lequel toute licence est permise⁵. « *Il ne faut pas que l'homme use de sa femme comme d'une putain, ni que la femme se porte envers son mari comme avec un amoureux* »⁶.

³ François LEBRUN, article in : *Les amours paysannes* dans *Les Collections de l'Histoire : L'amour et la sexualité*, n°5 trimestriel juin, 1999, p. 67.

⁴ Ibidem.

⁵ Cfr. Guy CORNEAU : *N'y a-t-il pas d'amour heureux ?*, collection Réponses/Robert, Laffont, 1997.

⁶ François LEBRUN, art. cit., p. 68.

Il a cependant fort à parier que la réalité des comportements s'éloignait considérablement des codes imposés par les édits ecclésiastiques.

L'influence du modèle bourgeois

Il faut attendre la fin de 18^{ème} siècle pour voir les caractéristiques de la famille traditionnelle s'atténuer, puis disparaître, et pour observer la transformation radicale des valeurs : le bonheur individuel prend le pas sur les notions de lignage et de responsabilité collective dans le sillage du courant des Lumières. Les rencontres se privatisent, les jeunes revendiquent leurs ambitions et désirs personnels, l'amour romantique apparaît et son corollaire, l'exaltation du sentiment amoureux avec une plus grande liberté d'expression. La fonction économique de la famille continue à être prépondérante, mais l'affectivité devient la valeur de référence.

Entre 1750 et 1950, l'accent est de plus en plus porté sur la vie privée ; le modèle devient la famille nucléaire réduite à mesure que s'intensifie le processus de modernisation caractérisé par l'industrialisation, l'urbanisation et la déchristianisation, achevant de détendre les liens avec les principes traditionnels et le contrôle social.

L'individualisme et sa quête de satisfactions personnelles, en droite ligne avec la notion de salut personnel chrétien, mais surtout renforcé par l'idéologie bourgeoise devient, au cours du 19^{ème} siècle, ce qui signe l'essentiel du bouleversement des mœurs au détriment de la tradition. On cherche de plus en plus à être heureux en amour aussi.

La conscience de soi émerge de plus en plus grâce notamment au rôle du miroir, du portrait, plus tard de la photographie, ainsi que de la reconnaissance administrative individuelle. L'individu devient une unité de base, identifiée, reconnue, valorisée dans la société, au contraire de la société traditionnelle qui le redoutait.

Au 20^{ème} siècle, l'idéologie bourgeoise et capitaliste se répand insistant sur la notion de survie de l'ensemble familial avec une régulation surveillée de la fécondité.

La sexualité doit être modérée et organisée de manière rationnelle, surtout qu'il reste des traces traumatiques des grands fléaux que furent notamment la tuberculose et la syphilis. Servais l'exprime ainsi : la famille devient le temple de la sexualité ordinaire, la chambre à coucher se ferme au reste du monde. L'Eglise et la collectivité renoncent au contrôle qu'elles exerçaient dans la société médiévale⁷.

La conception du corps se modifie aussi largement. Auparavant, celui-ci n'était que le réceptacle de l'âme, il devient maintenant identifié à la personne elle-même. Les progrès de l'hygiène et de la médecine participent à sa mise en valeur confinant à un véritable culte ; et, parallèlement, on accepte beaucoup moins la maladie et la mort qui deviennent une offense. Ainsi, les travaux de Philippe Arriès, sur lesquels se base Servais, témoignent du fait que *la mort a remplacé le sexe dans le registre de l'obscène*.

Les dernières décennies

A partir des années 1970, le poids des facteurs entrant dans le choix du conjoint marquent de très grandes différences avec le passé : on reste beaucoup moins limité à sa classe sociale, l'approbation des parents diminue en importance ; par contre on devient de plus en plus exigeant quant aux critères tels que les goûts communs, le travail, l'intelligence, la sexualité et la beauté.

Par ailleurs, le divorce est devenu monnaie courante, ce qui, accompagné de la facilité d'utilisation de la pilule contraceptive, de l'augmentation de l'autonomie financière des femmes et du bouleversement des habitudes sexuelles à partir de mai 68 joue énormément sur l'indépendance de la femme aux dépens de la domination masculine. Ce n'est pas une petite révolution. En effet, comme l'explique Servais, le père, en moins de deux siècles, voyant progressivement s'amenuiser ses prérogatives, a dû renoncer à plus ou moins 5000 ans de patriarcat. On comprend la recherche de nouveaux re-pères actuels !

⁷ Paul SERVAIS, op. cit., p. 65.

Toutefois cette transformation dans la situation de la femme ne va pas non plus sans difficultés de son côté, puisqu'elle n'est pas habituée à assumer son autonomie à tous les niveaux. Elle hérite du modèle de la femme bourgeoise qui s'était vu assigner le rôle de la grande mère, reine du foyer - puisque retirée de la vie professionnelle - chargée de l'éducation des enfants et toute entière dévouée à son époux. L'amour maternel ayant été fortement valorisé, il était sa seule justification avec son poids de responsabilité quant au bonheur des siens. La femme n'existait pas beaucoup autrement.

Notons que cette situation variait cependant assez bien en fonction des milieux ; cela fut également le cas dans les milieux ruraux, mais dans une moindre importance, car la mère continuait à devoir assumer de nombreuses autres tâches : la gestion économique, les travaux aux champs, les soins de santé, etc.

Voyons à présent comment la famille a changé de fonction et quelles furent les incidences psychologiques de cette organisation familiale et du couple, sur le couple actuel et sa difficulté.

Le couple moderne

La matrice d'émergence

François de Singly⁸ démontre à quel point la famille est devenue le lieu de la recherche identitaire, de la quête de soi. C'est une nouvelle exigence très paradoxale puisque, à la fois, on espère y trouver le terreau sécurisant, le cocon où venir se ressourcer et partager les vicissitudes d'une vie extérieure stressante, imposant une combativité éprouvante, et en même temps, on veut aussi être stimulé, encouragé à développer ses capacités propres en totale autonomie.

⁸ François de SINGLY : *Le soi, le couple et la famille*, Nathan, Collection Essais et Recherches, 1996.

La famille doit donc assurer ce double rôle de sécurité et de moteur, et surtout permettre l'éclosion *du soi profond*⁹. Au sein du couple, il est alors question de concilier fidélité à soi-même, fidélité à l'autre et continuité de l'union ; autrement dit, de conjuguer dépendance et indépendance. En rapport avec cette nouvelle recherche de l'individu dans les sociétés occidentales contemporaines, de Singly écrit :

« Le travail de tout individu est de parvenir à découvrir cette identité personnelle, cachée au fond de lui-même – cette identité que nous nommerons « intime ». Il n'y parvient donc pas par l'intériorisation de règles de morale, par le fait d'apprendre à jouer des rôles préétablis. La conception moderne de l'individu dévalorise les rôles (ce qu'il se représente comme tels), exaltant au contraire l'originalité et encore plus l'authenticité (comme sentiment de fidélité à soi-même) »¹⁰.

L'auteur précise que cette découverte du *soi profond* n'a pas lieu dans l'isolement mais dans le dialogue et l'échange avec l'extérieur, en partie au moins. En cela, la reconnaissance mutuelle des très proches est fondatrice, ainsi que le respect que les individus se portent. Il écrit même que le regard de l'autre sur soi constitue une forme contemporaine de maïeutique¹¹.

Ce qu'il défend tout au long de l'ouvrage est justement le fait que la famille contemporaine a réussi à se transformer pour répondre aux besoins actuels, non plus comme une institution - ce qui a perdu en grande partie sa pertinence - mais comme *une matrice d'émergence de l'identité* et cela grâce à l'amour, à l'affection et aux liens de confiance qui, loin d'être un acquis absolu, demandent à être travaillés pour accomplir cette mission.

de Singly soulève aussi le fait que cette mission ne peut souvent pas être aussi réussie qu'on ne le rêve dans l'idéal, puisqu'une relation a toujours ses limites, et les partenaires aussi. C'est pourquoi il arrive que les conjoints qui se séparent vivent comme une nouvelle naissance.

⁹ François De SINGLY, p. 13.

¹⁰ Ibidem.

¹¹ Idem, p. 33.

Il cite, à cet endroit, André Conte Sponville à propos des deuils à faire dans le couple ou lors des séparations : « *Etre en deuil, c'est être en souffrance (...). Il y a deuil à chaque fois qu'il y a perte, refus, frustration. Il y a donc deuil toujours, non parce que aucun de nos désirs n'est jamais satisfait, mais parce qu'ils ne sauraient jamais l'être tous ni définitivement. Le deuil est cette frange d'insatisfaction ou d'horreur, selon les cas, par où le réel nous blesse et nous tient, d'autant plus fortement que nous tenons davantage à lui* »¹².

Les conditionnements psychologiques

Guy Corneau¹³ met l'accent sur les conditionnements psychologiques issus des générations passées qui ont du mal à se dissoudre. Il propose de comprendre en quoi le couple moderne typique du 20^{ème} siècle peut encore souffrir des données patriarcales. En effet, depuis l'industrialisation, les pères ont eu tendance à désertier la sphère familiale et, laissant la toute puissance maternelle aux commandes de l'éducation, ceci eut des implications non négligeables sur la construction de l'identité et ses failles.

Selon Corneau, l'organisation clanique des familles traditionnelles permettait une interaction plus riche avec un nombre beaucoup plus important de modèles d'identification, nécessaires à la construction de l'identité de l'enfant. La famille moderne n'offre plus cela. Aussi, si l'un des parents est absent ou démissionnaire, l'enfant est inmanquablement en perte d'une référence sexuée ; il n'y a pas de substitut assuré comme support d'identité.

Autrement dit, avec l'apparition de ce que l'on a coutume d'appeler « la famille nucléaire »¹⁴, le petit garçon se retrouvait bien souvent éduqué majoritairement par sa mère et le père, *manquant*¹⁵, n'assumait pas la fonction d'initiateur à la masculinité et de séparateur du monde de la mère.

¹² Idem, p. 46.

¹³ Guy Corneau : conférence : *Le couple est-il possible ?*, ITREC, Paris, février 1997.

¹⁴ L'auteur prétend d'ailleurs que la famille nucléaire ne fait que commencer actuellement.

¹⁵ Cfr. Guy CORNEAU : *Père manquant fils manqué*, Les Editions De l'Homme, 1989.

Une présence trop prégnante de la mère, accompagnée par une importante attente implicite à l'égard de ses enfants seuls pourvoyeurs d'affection et du sentiment d'identité engendre, pour les enfants des deux sexes, une difficulté, souvent inconsciente, à s'en détacher. Les hommes s'étant construits suivant ce modèle peuvent avoir une grande peur de l'engloutissement dans le féminin, ce qui les portent alors à refouler leurs sentiments et éventuellement à fuir l'intimité avec les femmes.

De son côté, la petite fille imprime donc également une dette à l'égard de sa mère et, par ailleurs, elle attend toujours le support masculin nécessaire au fondement de sa confiance en elle, la confirmation, par le regard du père, de son existence, ce dont elle a besoin pour se sentir aimable, capable et désirable.

Voilà, très schématiquement, selon Corneau, comment le terrain est miné d'avance dans la rencontre amoureuse. L'homme a tendance à fuir par trop d'amour et de sollicitude reçus de sa mère. Il craint de blesser cette femme qui lui a tout donné et il suivra la même logique avec sa partenaire. Il redoute également de s'affirmer comme différent par manque d'appui rassurant du côté du père et des autres hommes. Il risque soit de réprimer, soit d'exalter par compensation son agressivité.

Quant à la femme, ayant souvent été moins valorisée et investie par sa mère, elle peut se sentir très vide intérieurement et attendre interminablement d'être remplie par l'homme qu'elle met alors sur un piédestal. Elle surinvestit en conséquence la notion de couple et d'amour, alors que l'homme, par contre, vise son ambition professionnelle ou tout autre domaine qui le déleste de l'attente féminine, à moins qu'il n'ait choisi d'en rester dépendant.

En outre, Corneau signale que la division traditionnelle des tâches au sein du couple a eu aussi comme corollaire la division des ressentis. Aux femmes revenait le droit de vivre leurs émotions et de les exprimer, aux hommes la capacité d'affirmation. Il était nécessaire qu'éclate ce carcan pour que chacun puisse incarner davantage de traits habituellement octroyés à l'un ou l'autre des sexes.

Ce psychanalyste relève aussi le fait évident que nous n'avons, aujourd'hui, pas vraiment de modèles de couple qui nous ouvrent la voie de l'autonomie partagée dans l'égalité de valeur. La nouvelle façon d'être ensemble est donc à inventer, et c'est peut-être le grand défi des temps modernes. Selon lui, la vraie intimité n'a jamais vraiment existé entre l'homme et la femme. Paule Salomon arrive à des constatations similaires. En effet, il y a si peu de temps que l'on s'assemble autour de l'amour !

Voici un texte de Corneau qui récapitule ses idées et des aspects qui seront approfondis dans plusieurs chapitres de ce mémoire :

« Pour chacun et chacune, la terrible loi du monde patriarcal demeure la même : Coupe-toi de tes émotions et de tes sentiments si tu veux survivre ! Le couple risque en fait de demeurer impossible tant qu'un tel esprit régnera dans nos sociétés. La masculinité patriarcale se construit sur l'amputation du cœur et du corps. Elle s'établit sur la répression de la sensibilité et de la sensualité, et sur le blocage de l'expression spontanée des sentiments. Elle propose comme remède à tous les maux la domination d'une raison abstraite qui impose sa loi à tous les autres registres de l'être.

C'est notre participation à tous, hommes et femmes, à ce mythe collectif qui nous éloigne de plus en plus de la vie et de toute possibilité d'intimité avec le monde et les êtres qui nous entourent. Car le patriarcat représente bien plus qu'une organisation du pouvoir social et politique. Il n'existe pas de façon abstraite et indépendante de nous. Il existe d'abord et avant tout en nous. Par exemple, nous gérons nos émotions et nos pensées selon ses diktats lorsque nous faisons sans cesse passer le devoir extérieur avant les valeurs affectives, lorsque la raison l'emporte sur le cœur.

Le patriarcat nous a jeté dans une effroyable division qui représente une blessure intime pour chaque homme et chaque femme. Voilà pourquoi la création d'une intimité réelle entre les hommes et les femmes dans l'égalité et la complémentarité est le seul remède possible à nos maux »¹⁶.

¹⁶ Guy CORNEAU : *N'y a-t-il pas d'amour heureux ?*, collection Réponses/Robert, Laffont, 1997, p. 28.

Quant à Reiner Maria Rilke, je souhaite ici saluer l'élégance de sa formulation :

« Les sexes sont peut-être plus parents qu'on ne le croit ; et le grand renouvellement du monde tiendra sans doute en ceci : l'homme et la femme libérés de toutes les erreurs, de toutes leurs difficultés, ne se rechercheront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches. Ils uniront leur humanité pour supporter ensemble gravement, patiemment, le poids de la chair difficile qui leur a été donnée »¹⁷.

Et le comportement sexuel¹⁸ ... ?

D'une manière générale, la vie intime s'est progressivement érotisée tout au long du 20^{ème} siècle jusqu'à nos jours. Au 19^{ème} siècle, en milieu rural, le coït était encore souvent réduit à sa plus simple expression. Et si, en 1914, il était encore rare que les époux se montrent nus l'un devant l'autre, et si le baiser était considéré comme une indécence absolue, selon les enquêtes menées chez les Français, les comportements sont ensuite devenus plus audacieux et surtout plus variés et les partenaires plus attentifs qualitativement. L'évolution des dernières décennies laisse une large place à la recherche de relations sexuelles harmonieuses, désormais indissociables de l'amour.

Mai 68 marqua bien évidemment le démarrage d'une grande libération des mœurs : *on parle, on montre, on affiche*. Les législations durent s'adapter en conséquence, et jamais autant que durant le dernier tiers du 20^{ème} siècle on ne vit la vie privée aussi politisée : lois sur la pilule, le partage de l'autorité parentale, l'avortement, la dépenalisation de l'adultère, dernièrement le PACS en France et le contrat de cohabitation légale en Belgique, etc. Les pressions militantes ont favorisé cette mise en concordance du pouvoir législatif auparavant toujours en décalage avec l'évolution des comportements.

¹⁷ Citation du poète Reiner-Maria RILKE : *Lettres à un jeune poète*, Grasset, Les Cahiers Rouges, 1937.

¹⁸ Anne-Marie SOHN : article : *La révolution sexuelle a-t-elle eu lieu ?*, in *Les Collections de l'Histoire : L'amour et la sexualité*, n°5 trimestriel juin, 1999, p. 104.

En 1973, de façon facultative et prudente, l'éducation sexuelle fait son entrée dans les programmes scolaires français venant enfin offrir un minimum d'informations concernant la contraception et les maladies sexuellement transmissibles aux jeunes. Il faut dire que, jusqu'en 1950, l'ignorance totale était de rigueur ! Les années 60 ne témoignaient pas encore de beaucoup plus d'aisance, mais on commençait à déculpabiliser.

L'orgasme est devenu pratiquement un gage de bonne santé vers les années 70 ; on fait l'amour de plus en plus jeune et de plus en plus longtemps. Les femmes affirment leurs désirs et leurs limites, le consentement mutuel est à présent important.

Paule Salomon¹⁹ constate que certains hommes sont aujourd'hui en perte de repères également au sujet de leur sexualité. En effet, la mutation en cours change parfois complètement leur façon d'être en relation physiquement avec une femme. D'une part, les femmes peuvent s'avérer conquérantes et les déconcerter et, d'autre part, il arrive que les hommes se rendent compte qu'ils ne sont plus à la recherche de la même sexualité qu'auparavant, axée sur la génitalité. Leur sensibilité, l'ouverture à des dimensions plus subtiles et plus tendres de leur être entraînent des besoins très différents mais pas toujours très faciles à apprivoiser. Les femmes peuvent se réjouir de toucher à un autre érotisme, voire en être les initiatrices, ou aussi s'en sentir désemparées²⁰.

En conclusion :

Il ressort de ces différents éclairages que le couple vit une mutation très importante dans l'histoire des mœurs. C'est dans l'intimité des foyers que l'individu actuel cherche son équilibre affectif et espère trouver son identité profonde. Or, si l'amour et la quête intérieure remplacent la stabilité sociale dans la hiérarchie des motivations, il va sans dire que ce sont de nouvelles cartes qui sont distribuées, et le mode d'emploi n'a pas été fourni.

¹⁹ Paule SALOMON : séminaire : *Femme Solaire – Homme Lunaire*, Drôme, novembre 1998.

²⁰ Ces aspects seront développés également dans le dernier chapitre relatif à la communication sexuelle et affective.

Avant de poursuivre ce questionnement au chapitre suivant, j'emprunte à Agnès Favard cette citation qui résume clairement et simplement ce qui ressort de celui-ci :

« Le couple actuel naît et cherche à perdurer sur la seule force d'une rencontre avec l'amour. Or, pour qu'il persiste, détaché comme il l'est aujourd'hui des traditions et des institutions, coupé des anciens repères, modèles et soutiens, il a à trouver en lui-même ses propres raisons d'être. L'engagement, l'approfondissement de l'intimité, la quête du bonheur, ouvrent à des dimensions secrètes et profondes de l'être qui exigent un travail de prise de conscience et de progressive transformation »²¹.

²¹ Agnès FAVARD : feuillet de présentation des activités 1997 de l'ITREC, Institut français du transpersonnel.